



LE MONACHISME CHRETIEN EN ORIENT

Ivan GOBRY

Professeur honoraire de l'université de Reims
Ancien membre du Conseil scientifique de l'université de la Citoyenneté européenne (Conseil de l'Europe)
Ancien professeur à l'Institut Catholique de Paris

paru sur le site de *CLIO* (www.clio.fr), janvier 2005

Paris 2005

LE MONACHISME CHRETIEN EN ORIENT

par

Ivan GOBRY

Contrairement aux idées reçues, le monachisme chrétien, produit autochtone de l'Orient, ne fut pas l'apanage de la région d'Alexandrie, et l'existence d'anachorètes est attestée dès le IIIe siècle en Palestine, en Syrie et en Mésopotamie. Cependant, c'est à l'Égypte qu'il revint de concevoir ses modalités et d'attirer des pèlerins qui le parèrent d'une aura légendaire. Pour mieux en comprendre les diverses formes, nous nous sommes adressés [NDLR : Clio] à Ivan Gobry, dont le tome I de l'ouvrage Les Moines en Occident (éditions F.-X. de Guibert – 1977) s'intitule justement : « Les Origines orientales ».

Le mot moine vient du grec *monachos*, qui signifie « seul ». Cependant, ce terme ne désigne pas à l'origine un solitaire, mais un continent, un homme qui fait profession de vivre sans femme. Il peut se présenter sous deux formes : l'ascète, qui vit au milieu des hommes, habituellement dans une cabane, soit à la périphérie de la ville, soit contre une église, le plus souvent la cathédrale, pour fréquenter les offices liturgiques et les sacrements, et l'anachorète – « celui qui se tient à l'écart » –, qui s'est retiré dans un lieu désert. Ermite (du grec *érêmos*, désert), est un terme quasi synonyme, sauf qu'il désigne spécialement celui qui vit en solitaire, ou, à la rigueur, avec deux ou trois compagnons, tandis que le terme d'« anachorète » fait allusion à un moine qui appartient à une colonie (une « lauré » en Palestine), c'est-à-dire à un groupement informel, non régi par une règle, comprenant des cellules dispersées et parfois très éloignées les unes des autres.

Le monachisme égyptien et ses origines palestiniennes

Les débuts du monachisme oriental sont enveloppés d'obscurité. Vu son idéal évangélique, il est très probable qu'il se constitua dès les origines de l'Église ; mais les témoignages n'apparaissent qu'au IIIe siècle. Cependant, les *Actes* du martyr Fronton, vers 150, mentionnent l'existence d'un groupe anachorétique en Basse-Égypte. En 240, Castinos, évêque de Byzance, fonde un monastère de vierges dédié à sainte Euphémie. Vers 250, il y avait dans le Sinaï une colonie d'anachorètes et un monastère de femmes, qui étaient évidemment issus d'établissements de Palestine, lieu de la prédication de l'Évangile. Cependant, les premiers que nous connaissons sont ceux qu'a institués saint Chariton à partir de 275 : Pharan, à dix kilomètres au nord de Jérusalem ; Douka, près de Jéricho ; Souka, à une dizaine de kilomètres au sud de Bethléem. Il leur donna une règle rigoureuse : jeûne et abstinence perpétuels ; un seul repas par jour fait de pain, d'eau et de sel ; silence ; offices liturgiques de jour et de nuit.

Mais ces origines palestiniennes restent ignorées des curieux car, au regard même de la tradition occidentale, les premiers moines d'Orient sont ceux d'Égypte. Le fameux Antoine, considéré comme le père des moines et le prototype de tous les anachorètes, ne commença pourtant sa carrière d'ermite qu'en 270 et ne rassembla des disciples qu'en 312. Mais il eut l'incomparable avantage d'être l'ami du grand Athanase, patriarche d'Alexandrie, qui écrivit sa vie (la première des hagiographies) et la répandit dans toute la partie grecque de l'Empire romain. D'abord ascète, à dix-neuf ans, dans sa patrie, près de Memphis, Antoine préféra une solitude plus terrible, et se retira dans un tombeau, où il eut à lutter contre des tentations diaboliques formidables, popularisées par une légion d'artistes. Au bout de quinze ans, ayant triomphé de l'esprit malin, il s'engagea dans le désert, et s'ensevelit dans les ruines d'un castel abandonné par l'armée romaine. Il y resta vingt-sept ans ; mais, découvert, il fut assailli par des disciples dont le nombre augmentait chaque jour. Une nuit, il abandonna sa retraite et s'enfonça encore plus loin dans le désert, vers la mer Rouge. Il se fixa dans l'oasis de Qolzim, mais y fut rejoint par une foule de disciples qui se placèrent sous sa direction, jusqu'au nombre de dix mille.

Cette fois, il les accepta, et remplit merveilleusement sa fonction d'abbé jusqu'à sa mort, en 356 – à l'âge de cent cinq ans.

De l'anachorétisme au cénobitisme

En Basse-Égypte, à l'ouest du delta du Nil, s'étaient établies trois grandes colonies d'anachorètes : en 325, celle de Scété, autour de saint Macaire le Grand ; l'année suivante, celle de Nitrie, autour de saint Amoun ; enfin, en 335, dans le désert intermédiaire, celle de Kellia ou des Cellules, autour de saint Macaire d'Alexandrie. Tous ces moines, selon les récits concordants qu'en ont rédigés leurs visiteurs émerveillés (Pallade, Rufin, Théodore, Héraclide, Sozomène), menaient une existence prodigieuse, qui défiait la nature humaine. Certains pouvaient passer un carême entier dans un jeûne absolu, d'autres faisaient un repas par semaine, avec quelques crudités.

À quatre ou cinq kilomètres au sud, dans la moyenne vallée du Nil, la Thébaïde, au nom légendaire, recela des dizaines de milliers d'anachorètes. Selon un processus indéfiniment renouvelé, et qui se continua en Occident, un solitaire devenait célèbre par sa mortification, sa prière et son don de pénétration des âmes ; des disciples lui arrivaient, et il devenait leur supérieur et directeur spirituel. Plus la sainteté de l'abbé était grande, plus le nombre des cellules qui entouraient la sienne s'accroissait. Près d'Hermopolis, quand Rufin visita la colonie de saint Apollo, il en compta cinq cents ; le maître avait rédigé une courte règle, qui comportait la messe et la communion quotidiennes ; l'office était chanté en commun, sur des mélodies émouvantes. Saint Jean de Lycopolis, lui, malgré sa célébrité de voyant, de prophète et de thaumaturge, n'accepta jamais cette charge ; il préféra rester muré pendant cinquante ans dans une cellule, au bord de laquelle on venait le consulter.

Ce fut aussi dans la Thébaïde, au bord du Nil, mais bien plus au sud, à près de trois cents kilomètres d'Hermopolis, que naquit la vie cénobitique – du grec *koïnos*, « commun » –, celle qui regroupe les moines dans une même demeure et sous une même règle. L'artisan en fut saint Pakhôme. Sa carrière commença d'une façon classique : conversion, vie solitaire près de Tabenne (*Tabennisi*), arrivée des disciples, formation d'une colonie anachorétique. Quand les recrues atteignirent la centaine, il jugea nécessaire de les maintenir au même lieu sous son autorité immédiate, et écrivit en copte (plus tard avec version grecque) une règle qui codifia les usages communs avec obligation d'obéissance ; pour la première fois, on voyait apparaître les charges communautaires : économe, portier, contremaitre, infirmier, cuisinier, boulanger. Sur ce prototype, voulant maintenir la communauté dans des limites favorables, il créa huit autres monastères, et y ajouta une maison féminine, dont sa sœur Marie fut abbesse.

Sur le modèle de la congrégation de Tabenne se forma celle d'Atripé, en face de Panopolis. Le fondateur en fut, en 346, Bgoul, auquel succéda bientôt son neveu Schénoudi, qui assumait sa charge jusqu'en 452, à l'âge record de cent dix-huit ans. Ce fut lui qui inaugura les vœux de religion et la cérémonie de profession.

On connaît aussi les noms des grandes moniales égyptiennes : les recluses Alexandra et Thaïs, l'une vierge et l'autre pénitente, l'abbesse Synclétique, qui avait groupé autour d'elle à Alexandrie un essaim de jeunes nonnes qu'elle enseignait ; Euphrasie, dès l'âge de sept ans, par choix personnel, moniale en Thébaïde et morte à trente ans ; Euphrosyne, cloîtrée sous le nom de frère Smaragde dans une cellule de monastère d'hommes. Mais les grands voyageurs des IV^e et V^e siècles, qui ont raconté par le détail ce qu'ils ont vu dans le monachisme masculin, ont oublié, sauf pour quelques cas, de nous renseigner semblablement sur le monachisme féminin, qui nous reste donc largement méconnu.

En Palestine, saint Jérôme, saint Euthyme et saint Sabas

Pour la Palestine, il convient, puisque saint Chariton a déjà été nommé, de dire d'abord quelques mots de saint Jérôme, l'un des plus prestigieux Pères de l'Église, qui fut un des liens entre l'Orient et l'Occident. Haut fonctionnaire à Trèves, il y lut la *Vie de saint Antoine*, vécut pendant un an dans un ascète d'Aquilée, gagna la Syrie où il se fit ermite dans une grotte, fut ordonné prêtre en 380 par le patriarche d'Antioche, entra dans le clergé de Constantinople – dont le patriarche était saint Grégoire de Nazianze – et se rendit, en passant par la Palestine, à Rome – où il devint secrétaire du pape saint

Damase et directeur spirituel des moniales de l'Aventin, particulièrement sainte Marcelle et sainte Paule. À la mort de Damase, en 384, il retourna en Palestine et se fixa à Bethléem, où il fonda un monastère d'hommes dont il fut l'abbé – tout en vivant dans une grotte voisine de celle de la Nativité – et un monastère de femmes, dont Paule fut abbesse.

Celui qui reste cependant considéré en Orient comme le père du monachisme palestinien est saint Euthyme le Grand. Originaire de Mélitène en Arménie, il fut d'abord intégré dans le clergé de cette ville. En 406, à l'âge de vingt-neuf ans, il alla en pèlerinage en Terre sainte, fut séduit par l'anachorétisme, et demanda son admission dans la lauré de Pharan. Estimant que ce régime n'était pas suffisamment solitaire, il s'établit avec son ami Théoctiste dans une grotte sauvage entre Jérusalem et la mer Morte. De nombreux disciples lui vinrent, et ils élevèrent un monastère ; pour eux, l'abbé écrivit une règle. Mais, comme cet abbé était thaumaturge, sa réputation se répandit alentour, et les foules se succédèrent dans sa retraite. Après avoir séjourné dans quelques autres refuges, il s'établit à une lieue de la fondation primitive, qui s'appela désormais le monastère de Saint-Théoctiste, et accepta de rassembler autour de lui une nouvelle lauré, qui prit ensuite le nom de Saint-Euthyme. Ce fut là qu'il rendit son âme à Dieu, en 473, à l'âge de quatre-vingt-seize ans.

Le plus célèbre des disciples d'Euthyme fut saint Sabas qui, après s'être retiré dans une grotte du torrent du Cédron, établit autour en 483 la Grande Laure, faite de soixante-dix cellules, puis, vu la surabondance des disciples, constitua à proximité six autres monastères. Salluste, patriarche de Jérusalem, le nomma archimandrite de tous les anachorètes de son patriarcat. Il mourut en 532, âgé de quatre-vingt-treize ans.

En Syrie et en Mésopotamie, saint Chrysostome, saint Maron et saint Siméon Stylite

Le monachisme de Syrie, malgré l'ouvrage que lui consacre Théodoret, reste, lui aussi, mal connu. On sait, par des allusions, qu'il y avait des monastères à Antioche, la capitale, avant l'an 300. Par l'historien, on en découvre un certain nombre d'autres. Dans la région de l'Euphrate, ce fut surtout, dans une caverne proche d'Édesse, le *cœnobium* de saint Julien Sabas, qui mourut en 367, après quarante-sept années vécues au désert. À Nisibe, dans la Perse fraîchement conquise par l'armée romaine, on nomme, en ce même quatrième siècle, saint Jacques, saint Julien et le diacre Éphrem, dont les travaux théologiques lui valurent l'honneur d'être inscrit parmi les docteurs de l'Église. Parmi les ascètes d'Antioche, le plus éminent fut saint Jean Chrysostome, futur patriarche de Constantinople ; parmi les abbés des laures des environs, le plus vénéré actuellement est saint Maron, ancêtre des Maronites.

Mais le plus célèbre de tous les moines de cette région fut, dans le massif de l'Oronte, à deux cents kilomètres à l'est d'Antioche, là où saint Jérôme avait été anachorète, saint Siméon Stylite, que Théodoret appelle « le grand prodige de l'humanité ». Il est vrai que la vie de cet ascète, vérifiée et notée sur place par ses contemporains, dépasse en merveilleux et en surhumain tout ce qui avait été vu jusque-là. Après dix ans vécus au monastère de Téléda, dont il fut expulsé pour cause d'originalité extrême, et trois ans dans une cellule à Télanissos, puis quelque temps enchaîné dans le roc, il trouva, pour n'être dérangé par personne, un moyen fantastique : il éleva dans ce désert une colonne de dix-sept mètres, la hauteur d'un immeuble actuel de cinq étages, et de cinquante centimètres de diamètre ; et il vécut là-haut debout durant trente-sept ans sans jamais en descendre, sans jamais en tomber, fidèle à son rythme monacal, dans la prière incessante et l'offrande. Au-dessous, ce fut un pèlerinage ininterrompu pour contempler le prodige ; chaque jour, des milliers de curieux ou d'âmes surnaturelles venaient jusque de Gaule, d'Espagne et de Bretagne. Ce que cette foule ignorait, c'était le martyr quotidien subi par cette victime volontaire ; avec les années, les pieds s'étaient ouverts, les vertèbres, disjointes, la peau du ventre, fendue, et la chair des jambes tombait en lambeaux. Siméon mourut en 460, après avoir béni le peuple rassemblé, et fut inhumé en grande pompe devant les autorités ecclésiastiques et civiles.

L'Empire d'Orient : une vie monastique intense...

Constantinople, dès sa fondation en 330, se peupla de monastères. Sept ans plus tard, ils étaient quinze dans la ville, fondés les uns par Constantin lui-même, les autres par sa mère sainte Héléne. Une abondance d'autres s'y ajouta sous les empereurs suivants. Au début du VIIe siècle, on en comptait soixante-treize, auxquels Justinien en ajouta sept.

Le plus grand fondateur de vie cénobitique dans le nord de l'Empire d'Orient fut Alexandre. D'abord moine en Syrie, il se fit solitaire au sommet d'une montagne, où vinrent le rejoindre des disciples jusqu'au nombre de quatre cents. Pour qu'il y eût un chant ininterrompu de l'office divin, l'abbé les divisa en vingt-quatre chœurs qui se relayaient. De là leur surnom d'*acémètes*, ce qui signifie « sans sommeil ». Les recrues affluant encore, Alexandre en prit une partie avec lui, et les distribua dans de nouvelles fondations, à mesure qu'il traversait les différentes provinces : en Perse, à Palmyre près de la Phénicie, à Antioche, enfin à Constantinople, où il éleva le monastère de Saint-Menne, puis, repassant le Bosphore, à Gomoni en Bithynie. Ce fut là qu'il mourut en 430. Chacune de ces fondations essaimant, l'ordre des Acémètes se répandit dans toutes ces régions.

Cependant, l'ancêtre de la majorité des moines actuels d'Orient fut saint Basile le Grand. Né en 329 à Césarée, où il fit de brillantes études qu'il alla compléter à Constantinople et à Athènes, il reçut le baptême à vingt-huit ans, se rendit en Égypte pour y étudier la vie des moines des différents déserts et, à son retour, se fit ermite dans la propriété familiale, à Annesi en Cappadoce, à six cents kilomètres à l'est de Constantinople et cent cinquante au sud de la mer Noire. Ce fut là que, après avoir rassemblé quelques compagnons, il rédigea la règle qui ordonnait leur vie, et qu'il transporta à Césarée, capitale de la Cappadoce, quand il fut ordonné prêtre. Le nouveau monastère qu'il installa dans cette ville essaima un peu partout, de sorte que, à l'exemple de saint Pakhôme, il assumait la charge d'abbé général. En 370, élu évêque de Césarée, il n'en cessa pas moins de veiller à l'extension de son ordre et à la discipline des monastères. Ceux-ci donnaient au monachisme une physionomie nouvelle : au lieu de se fixer loin des hommes, ils s'édifièrent parmi eux, au sein des villes, pour leur apporter la prédication, la direction de conscience, le spectacle des offices liturgiques. Au cours des siècles, ce fut cette forme de monachisme urbain qui prévalut au nord de l'Empire byzantin. Mais, bien que l'influence de la règle de saint Basile y soit demeurée, ils n'ont pas formé un ordre comme celui de Cluny, chaque monastère conservant son autonomie et sa discipline propre.

... menacée par l'arrivée de l'islam

Au début du VIIe siècle, la vague musulmane désorganisa le monachisme en Orient. De 632 à 640, celle-ci recouvrit la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. Puis, en quelques mois, elle submergea l'Égypte où se trouvait, tout le long du Nil et dans le delta, un très grand nombre de monastères, masculins et féminins, dont on peut évaluer le nombre des sujets à un minimum de deux cent mille. Des monastères furent rasés, des moines et des moniales massacrés. Beaucoup préférèrent se réfugier à Constantinople ou dans les régions encore chrétiennes de l'Empire byzantin. Le monachisme en Asie Mineure, où rayonnait la règle de saint Basile, en fut revigoré ; mais cette région fut soumise à l'islam aux XIe et XIIe siècles, par les Turcs seldjoukides. Au XVe siècle, la disparition de l'Empire byzantin sonna le glas du monachisme en Orient. Des monastères survécurent çà et là en Mésopotamie, chez les coptes d'Égypte et surtout en Grèce – notamment les quatorze monastères du mont Athos. De nombreux moines byzantins s'installèrent dans ces circonstances dramatiques en Italie du Sud, notamment en Calabre et en Sicile, où certaines de leurs fondations demeurent encore aujourd'hui.